

INTRODUCTION A UNE ETUDE DES PETITES VILLES DE CÔTE D'IVOIRE

Anne Marie COTTEN

Agrégée de Géographie, Maître de Recherches
à l'ORSTOM.

La croissance des villes en Côte d'Ivoire a apporté depuis la guerre de profondes transformations à la physionomie du pays et à son organisation régionale. Cette mutation rapide est une conséquence du développement économique et particulièrement de l'essor des cultures industrielles en Basse-Côte, rendu possible par la mise en place d'un réseau routier de bonne qualité. La politique de l'administration depuis l'indépendance a accentué cette tendance en multipliant les services administratifs dans les centres de l'intérieur.

La répartition des villes en Côte d'Ivoire se présente donc ainsi : ABIDJAN (dont on peut estimer la population à 450 000 habitants à la fin de 1967), la capitale, draine toutes ces activités commerciales, et la convergence des voies de communication (goudronnées jusqu'à 200 km d'Abidjan au moins) est le symbole de cette concentration. L'arrière-pays de cette métropole n'est pas limité à la Côte d'Ivoire mais, par les relations économiques et l'arrivée des migrants, s'étend au Mali, à la Haute-Volta et au Niger. ABIDJAN, à l'échelle de l'Afrique, joue un rôle de métropole régionale. Elle est actuellement le seul port important de Côte d'Ivoire avec un

trafic de 4 M.^{de} tonnes, Sassandra n'a qu'un rôle mineur et San Pedro est un projet, d'ailleurs fort avancé.

BOUAKÉ approche de 100 000 habitants. Gare importante, carrefour de routes, chef-lieu de département, seconde ville industrielle du pays, le poste militaire et administratif créé de toutes pièces par la colonisation devient un centre régional au coeur du pays baoulé.

Les villes moyennes de plus de 20 000 habitants, (Korhogo, Man, Daloa, Gagnoa) ont eu et ont encore une rapide progression. Néanmoins le fait le plus important est la multiplication des centres urbains entre 4 000 et 20 000 habitants (carte : Centres urbains de Côte d'Ivoire).

Leur répartition géographique permet de remarquer le contraste entre la densité de centres en Basse-Côte, au contact de la forêt et de la savane, et dans une moindre mesure en pays baoulé, et le réseau très lâche des villes du Nord. On peut constater le taux de croissance accéléré des petites villes en Basse Côte depuis dix ans (9,90 % par an) alors qu'il est de 5,61 % par an en zone de savane.

Inégale dispersion dans l'espace, croissance rapide de la zone forestière, peut-on actuellement extrapoler de la carte des villes d'autres faits ? Celle-ci ne donne en fait qu'un instantané de la situation en 1965 et montre les caractéristiques du semis-urbain actuel en Côte d'Ivoire.

Même si l'on peut présenter quelques orientations qui esquisseraient un réseau urbain, des inconnues trop nombreuses (fluctuations économiques, choix préférentiels dans les investissements) empêchent une prospective trop aventureuse. De plus, il est difficile de connaître pour l'instant, faute d'enquêtes détaillées, les rapports de hiérarchie qui existe entre le petit centre, la ville moyenne, et les grandes villes de Bouaké et Abidjan.

C'est pourquoi, notre propos se limite à l'étude des caractères des petites villes, en s'appuyant sur des monographies (1) ^{et} existantes un certain nombre de données complémentaires.

L'analyse des centres urbains présente un triple intérêt :

- Il est possible de saisir les faits économiques et sociaux car la taille des phénomènes est à une échelle relativement réduite (au moins jusqu'à 10 000 habitants). Ceci permet de mettre en place des méthodes d'enquête et des modes d'investigation relativement serrés pour une interprétation valable.

- Le développement de ces centres, souvent le résultat d'une implantation volontaire de l'administration, peut être contrôlé et orienté par des choix précis d'investissements dont on peut calculer l'impact pour la croissance de la ville et de la région.

- Dans les domaines sociologiques et culturels, la petite ville est un lieu où l'on peut saisir, avec la croissance des revenus monétaires et la transformation des habitudes de consommation, les débuts d'un passage du mode de vie rural au mode de vie urbain.

La répartition géographique des petites villes : les contrastes régionaux.

Il existe, nous l'avons dit, une opposition fondamentale entre les villes du Nord et les villes du Sud de la Côte d'Ivoire dans leur type de répartition, leur taille et leur rythme de croissance. Quant au pays baoulé, il présente des caractères de transition.

1 - Les études présentées dans cette publication concernent de petits centres : Bouna et Toulépleu ont moins de 4 000 habitants, seuil démographique retenu pour qualifier le centre urbain, mais jouent régionalement un rôle qui justifie un choix. Toumodi a 5 000 habitants, Odienné 8 000 et Anyama 11 000 habitants. Ils se situent dans les deux premières classes retenues pour la représentation cartographique comme étant des niveaux significatifs.

La répartition des villes reflète à la fois les inégalités de la densité de la population et les problèmes économiques des régions du Nord.

A l'exception des environs immédiats de Korhogo où la densité atteint 50 habitants au km² et plus, les paysages boisés (1) sont presque vides d'hommes, les densités avoisinent 5 habitants au km² et de vastes zones sont presque désertes ; à l'Ouest, les vallées des fleuves (hautes vallées du Bandama, de la Sassandra et de leurs affluents), à l'Est la "réserve" de Bouna. Les guerres de Samory, à la fin du XIX^e siècle ont accentué la dépression démographique de zones semble-t-il déjà peu peuplées. Le pays sénoufo, dont la société fortement structurée a échappé aux razzias de Samory est un cas particulier à l'actif d'une population paysanne besogneuse. Un no man's land, peuplé de villages le long de quelques pistes sépare ainsi les pays malinké et sénoufo des zones bordières de la forêt : Touba, Séguéla, Mankono et Katiola au contact du baoulé. A l'Est, Bondoukou et Bouna sont en position d'isolat et le faible trafic de la piste qui rejoint la Haute-Volta ne peut pas animer les petits centres, autrefois capitales de royaume qui aujourd'hui végètent. Les exemples de Bouna et Odienné montrent ainsi des caractères communs et des types d'évolution récente fort différents.

Les deux centres étaient à l'époque pré-coloniale des cités-marchandes et détenaient un pouvoir politique, contrôlant à la fois les routes de commerce et un certain espace territorial. Les royaumes qui s'étaient ainsi constitués étaient un faible reflet de l'organisation politique des pays soudanais par les peuples mandingues. Ils ont assuré les contacts entre les pays du Nord et les régions bordières de la forêt, en particulier pour les échanges d'or et de kola d'une part, les boeufs et les barres de sel d'autre part. Les malinké, ou dioula, jouaient dans ce commerce un rôle prépondérant. Un certain nombre de marchés jalonnaient ainsi les routes caravanières du Nord de la Côte d'Ivoire, celles de l'Est décrites

1 - Le paysage dominant est la forêt claire ou la savane arborée.

par J.L. BOUTILLIER, celles du Centre et de l'ouest: Kong, Dabakala, Bouaké, Tiassalé, Lahou, et venant du Guassoulou : Odienné, Koni, Boron, Tiassalé... De ce passé, un certain nombre de villes, Bouna, Kong, Odienné ont gardé dans le cadre de la ville moderne une forte structure sociale et une cohésion des habitants qui les oppose parfois aux "étrangers" nouveaux venus. Cette armature pré-coloniale peut être un frein à l'ouverture de la ville aux transformations actuelles.

Mais chacun de ces centres a suivi une évolution différente suivant les épisodes de l'histoire coloniale.

Kong (1), à l'écart des nouvelles voies de communication, totalement ruinée, a végété depuis 60 ans sans retrouver une certaine activité. 2 500 personnes avaient réintégré la ville après sa destruction. La bourgade promue au rang de sous-préfecture à l'indépendance, ne compte toujours en 1965 que 2 000 habitants.

Deux facteurs ont commandé l'existence des villes du Nord : le chemin de fer, pour Katiola et Ferkéssédougou (arrivée du chemin de fer à Ferké en 1930), l'implantation des chefs-lieux de cercle et de subdivision. Les postes coloniaux avaient créé un quartier administratif, quelques activités commerciales juxtaposées au "village", de structure traditionnelle. La fonction administrative a été prépondérante au cours de la dernière décennie et en particulier depuis l'indépendance. Elle a mis en valeur Korhogo, chef-lieu d'un vaste département qui vient en tête dans la croissance des villes (indice de croissance 255 - base 100 en 1955). Elle a éclipsé Ferkéssédougou, à 50 km, d'autant plus rapidement que la route a concurrencé le chemin de fer (en saison sèche, on évite Ferké par une route directe allant vers Korhogo). Elle a favorisé Odienné, par la multiplication de nombreux services. Mais le taux de croissance des autres centres reste parmi les plus faibles de Côte d'Ivoire

1 - Ed. BERNUS. Kong et sa région. Etudes Eburnéennes n° VIII - 1960.

(- 6 %) car aucun investissement économique, aucune création d'emplois ne peut soutenir cette croissance. Bouna en partie stagne à cause de la concurrence de Doropo, fréquenté par les Lobi venus du Nord. Séguéla est à cet égard un cas particulier, car son accroissement est le contreccup du rush vers cette région diamantifère en 1960.

Quelques gros bourgs, de développement récent, sont des sites de commerce privilégiés sur les routes ou à des carrefours tel Tingréla (4 500 habitants) à la frontière malienne mais les petites sous-préfectures ouvertes depuis 1960 restent encore des unités élémentaires de l'administration sans création d'activités urbaines. Des types d'organisation régionale diversifié peuvent d'ailleurs apparaître selon la dynamisme local, opposant par exemple le pays ~~sénoufo~~ aux autres régions.

La région de Bouaké n'est présente dans notre échantillon que par l'étude de Toumodi, située au Sud du pays baoulé, et bien davantage ville de la route goudronnée. Nous pouvons néanmoins décerner les grandes lignes d'une organisation régionale (1). Dans un pays sans tradition urbaine, ces villes ont pour origine des postes militaires stratégiques créés par les français dans leur progression vers le Nord à la fin du XIX^e siècle (2). Dimbokro et Bouaké, villes du chemin de fer et chefs-lieux de cercle furent longtemps les seuls centres urbains de la région. Vers Bouaké convergent des flux de commerce importants et la ville a une influence régionale. Ainsi les autres centres semblent-ils secondaires par rapport à la capitale régionale. On peut néanmoins dégager trois grandes zones dans l'armature urbaine: au Nord, le poids de Bouaké arrête la progression des villes malgré l'effort administratif pour faire de Botro, Diabo, Brobo de petits centres locaux. En bordure de cette zone densément peuplée, quelques sous-préfectures se développent

1 - LE CHAU - Etude régionale de Bouaké Tome 2 - l'Economie.

2 - J.P. TROUCHAUD - Etude régionale de Bouaké Tome 1 le peuplement p. 85.

rapidement. Mais sur la route goudronnée, la croissance est beaucoup plus spectaculaire : Tiébissou, Yamoussoukro, Toumodi. On peut se demander néanmoins si le trafic routier amènera les trois villes distantes chacune de 50 kilomètres, à maintenir leur rythme de croissance parallèle ou si l'une de ces villes l'emportera.

La bordure orientale du V baoulé a bénéficié de l'essor des cultures du café et du cacao et est rattachée à la "boucle du cacao". Les produits étaient évacués par Dimbokro qui fut longtemps la troisième ville de Côte d'Ivoire. La boucle du cacao, actuellement reliée à Abidjan par les routes de Toumodi et surtout de Daoukro, Kotobi, Akoupé, relève de plus en plus d'Abidjan, de même que les villes de la route. Le Sud du pays baoulé échappe ainsi au ressort économique de Bouaké.

Les deux villes d'Anyama et Toulépleu sont des exemples extrêmes dans la gamme des villes de la Basse-Côte forestière. Anyama fait partie de la zone d'influence d'Abidjan tandis que Toulépleu se trouve en position marginale, ville frontalière distante d'Abidjan de 700 kilomètres. Ces deux villes sont donc des cas particuliers dans le cadre d'une redistribution régionale des villes de la zone forestière. Celle-ci est complexe car elle revête des générations de villes correspondant à la mise en place des postes coloniaux, aux étapes d'expansion de l'économie de plantation et à la mise en place des voies de communication. Nous dégagerons seulement certains aspects de cette répartition.

Les deux tiers des villes de plus de 4 000 habitants se trouvent dans la zone forestière mais leur taille, leur densité et leur rythme de croissance varie selon les régions.

- Le Sud-Est et l'Est ont été les premières régions pénétrées par la colonisation à partir d'Assinie, puis de Grand-Bassam, et ont hérité d'un réseau de postes administratifs aux mailles serrées. Autour de Grand-Bassam, Bingerville et Abidjan, les cercles d'Aboisso

Agboville et Abengourou ont acquis très tôt une personnalité et dans ces régions apparemment, au début du siècle, les premières plantations de café et de cacao. L'évolution de ces centres est aujourd'hui commandée par la transformation des voies de communication et des courants commerciaux. Quatre centres de plus de 2 000 habitants en 1948 ont en effet connus des fortunes diverses. Les villes du Sanwi sont restées à l'écart des grandes routes et Adiaké a subi une très nette stagnation (4 000 habitants en 1965). On peut prévoir une reprise de l'activité d'Aboisso reliée depuis un an à Abidjan par une route goudronnée.

La principale ville du chemin de fer, Agboville, était pour la région environnante, un relai obligatoire vers Abidjan jusqu'en 1955. Elle comptait 12 000 habitants à cette date. Mais le bitumage des routes de l'Est par Adzopé vers Abengourou et Daoukro, à l'Ouest par N'Douci vers le Nord et le Centre Ouest est à l'origine du rythme de croissance accélérée des villes de la route (autour de 12 %). Les villes du rail, Agboville et Dimbokro au contact du pays baoulé restent de grands centres, mais peuvent difficilement prétendre jouer un rôle régional car leur arrière-pays est drainée directement vers Abidjan. La région forestière orientale a donc une forte densité des centres urbains (de plus de 7 000 et même 12 000 habitants) de tradition ancienne dont les plus prospères se trouvent aujourd'hui sur les axes routiers. A l'exception de la préfecture d'Abengourou, aucun ne joue un rôle régional car jusqu'à 200 kilomètres et plus l'attraction d'Abidjan semble l'emporter.

A l'Ouest du chemin de fer, dans la zone forestière centrale et orientale, l'amélioration du réseau routier a été déterminante. Des villes importantes (autour et plus de 20 000 habitants) s'échelonnent sur le grand axe Sud-Est - Nord-Ouest : Divo, Gagnoa, Daloa et Man. Les routes sont goudronnées jusqu'à Gagnoa d'une part et bientôt jusqu'à Daloa par Yamoussoukro. Toutes ces villes n'avaient guère que 2 000 habitants en 1948 (sauf Daloa 5 000 habitants). Elles ont bénéficié de la croissance rapide des plantations après la guerre.

On observe, autour de ces villes moyennes, dans le secteur forestier compris entre la grande route Abidjan, Bouaké et la Sassandra un réseau assez lâche mais relativement régulier de petites villes distantes les unes des autres de 50 à 70 kilomètres. Le terme de réseau ne préjuge pas des relations existant entre ces villes et les centres plus importants. Centrées sur Daloa comme Issia ou Vavoua, cul de sac comme Soubré ou en position intermédiaire, sans polarisation bien définie comme Bouaflé, Zuénoula ou Sinfra, elles ont un rythme de croissance régulier depuis dix ans (de 8 à 10 %). Il n'est pas possible, en l'absence d'une documentation détaillée sur cette région de préciser le rôle respectif de Daloa et Gagnoa. Il semble que ces deux villes soient concurrentielles mais l'attraction d'Abidjan reste importante sur cet axe.

Au delà de la Sassandra, l'éloignement de la capitale, qui rend difficile la mise en valeur économique de la zone, a permis la croissance de Man (30 000 habitants) centre d'une région homogène où l'économie de plantation pénètre lentement une agriculture de plateaux et moyennes montagnes.

Il est difficile de prévoir si la polarisation régionale se poursuivra dans les directions esquissées en 1968 car le port de San Pedro pourrait drainer directement vers la côte les circuits commerciaux dépendant d'Abidjan.

Une dernière catégorie, celle des villes cotières, est entrée en décadence rapide après l'ouverture du port d'Abidjan en 1951. Tabou et Grand Lahou sont des petites sous-préfectures, Sassandra a conservé des fonctions portuaires mais risque d'être écrasé par la construction de San Pedro. Les anciennes rades foraines, Assinié, Fresco ne sont plus que des villages.

Quant aux villes proches d'Abidjan, elles bénéficient à des degrés divers de la proximité de la capitale : Dingerville, ville

administrative et scolaire, Dabou, centre d'approvisionnement vivrier ou Abobo, ville dortoir et déjà banlieue.

Nous ne pouvons aborder dans cette présentation l'ensemble des problèmes relatifs aux villes mais nous examinerons plus en détail la caractèrè fonctionnel des petits centres de moins de 12 000 habitants.

Quelques fonctions caractéristiques des petites villes.

Les centres urbains présentés dans cette publication sont des petites villes. L'étude de leurs fonctions permet de voir apparaître des activités de type urbain dont l'importance croît par rapport aux activités rurales subsistantes. Pour étudier ces fonctions, plusieurs méthodes ont été utilisées par les chercheurs :

- le relevé de la répartition socio-professionnelle de la population active dans le cadre de l'enquête démographique.
- l'étude, par secteur, des activités économiques, sous forme d'enquêtes directes sur le commerce, les transports, l'artisanat.
- l'analyse de données économiques exploitables à la perception (ancienne agence spéciale) et dans les bureaux des postes et télécommunications.

Nous pouvons ainsi obtenir la distribution de la population active par grands domaines d'activité mais nous verrons aussi les difficultés rencontrées pour chiffrer le niveau des échanges et l'importance de la circulation monétaire d'un petit centre urbain.

La répartition socio-professionnelle dans les villes étudiées, présentées dans le tableau ci-dessous appelle quelques remarques :

REPARTITION SOCIO-PROFESSIONNELLE DANS LES CENTRES URBAINS

(Pourcentage par rapport à la population active)

Secteurs	ANYAMA	ODIENNE	TCUMODI	TOULEPLEU
Administration	9 %	10 %	12 %	10 %
Autres salariés		13 % (1)		
Commerce - Transport	54 %	10 %	36 %	25 %
Artisanat - Bâtiment	9 %	10 %	22 %	18 %
Agriculture	23 %	55 %	26 %	40 %
Divers	5 %	2 %	4 %	7 %
TOTAL	100 %	100 %	100 %	100 %

(1) Salariés du Centre Technique et des Travaux Publics. Voir Odienné.

1 - Au niveau de la petite ville, il n'existe pas, à l'heure actuelle, d'entreprises industrielles. La transformation de produits dans le cadre d'établissements de type moderne, d'une certaine taille, n'est pas encore réalisée dans ces centres.

2 - La notion de profession, en tant qu'occupation bien définie, est rarement conçue comme telle par les habitants, hormis chez les fonctionnaires et les employés. La distinction nette entre le commerçant, le transporteur, l'artisan et l'agriculture n'est pas établie de façon précise. Les occupations

varient avec les oscillations saisonnières de l'économie : la plus grande partie de la population se consacre aux travaux agricoles au début de l'hivernage tandis que les intermédiaires se multiplient en période de traite. De plus les jeunes se déplacent et peuvent occuper un emploi six mois sur une plantation, six mois en ville. Une demande locale nouvelle, l'afflux des fonctionnaires, entraîne aussi la création de nouvelles activités artisanales. Ces remarques générales sont confirmées par les études récentes des économistes de l'CESTOM en Côte d'Ivoire (1). Cette situation rend difficile la connaissance de la répartition exacte de la population active et les chiffres retenus ne sont que des ordres de grandeur.

Dans les petites villes, la question essentielle est en réalité celle du rapport entre les activités agricoles et non-agricoles. La physionomie du centre évoque souvent un gros bourg qui a connu une croissance très rapide et où les activités villageoises, agricoles et artisanales "traditionnelles" ont gardé une place importante. Les habitants, originaires de la région, ont continué à cultiver les terres relevant du village d'origine tandis que les immigrants complètent souvent leurs ressources par la mise en valeur d'un jardin proche de la ville ou d'une parcelle plus éloignée. On peut ainsi parler de l'existence, autour de la ville, d'un terroir dont les produits bénéficient de la proximité d'un marché souvent permanent, de débouchés locaux pour l'approvisionnement des consommateurs et de la possibilité de commercialiser les produits agricoles par la route. Une partie des habitants de ces centres sont restés des paysans dont la vie n'est apparemment pas troublée par l'apparition d'activités nouvelles à Toulépleu ou Bouna par exemple. Il revient aux femmes de vendre sur le marché les produits de la récolte. Dans un cas extrême, comme à Toulépleu, les nouvelles fonctions, administratives et commerciales sont totalement juxtaposées au vieux village guéré.

1 - Rapport préliminaire d'étude des centres semi-urbain. J. CHEVASSU
CESTOM Sciences Humaines Abidjan 1967 p. 8.

Dans notre échantillon, on perçoit deux niveaux dans la place que tient encore l'agriculture dans un centre : à Odienné et Toulépleu, les cultivateurs forment environ 50 % de la population active. Dans ces villes éloignées et quelque peu marginales, les activités de type "moderne" ont été imposées de l'extérieur. Odienné est néanmoins un cas particulier car la prédisposition au commerce des autochtones les a amené à amorcer la transformation de leur centre et dans cette ville bon nombre de cultivateurs "déclarés" dans l'enquête sont en même temps commerçants ou artisans. Dans les zones plus actives d'Anyama (près d'Abidjan) ou de Toumodi (sur la grande route Abidjan-Bouaké) la proportion n'est plus que de 25 %.

Les principales activités des centres urbains sont alors en rapport étroit avec la fonction commerciale et la fonction administrative.

L'activité commerciale est le résultat de deux données complémentaires : la vitalité économique de la région et la position de relai ou de carrefour de la ville. L'éloignement d'Abidjan handicape l'essor de Toulépleu ou Odienné, le désintérêt des lobi pour Bouna explique la stagnation de l'ancienne chefferie, tandis que Anyama ou Toumodi connaissent une croissance consécutive à leur position privilégiée.

Les caractéristiques du commerce diffèrent de celles des villes plus importantes. Les commerçants européens sont rares (une ou deux boutiques de moyenne envergure). Les libanais sont peu nombreux et absents dans le Nord. À ce niveau de l'équipement urbain, les dioula (1) ont à peu près le monopole des échanges. La structure du commerce se présente ainsi : les succursales de maisons de commerce intégrées sont peu nombreuses mais il existe toujours une "chaîne avion", succursale de la SCSA (2) et une ou deux autres

-
- 1 - Nous utilisons le mot "dioula" dans le sens général de commerçant. Le dioula est généralement d'origine mandingue, malinké du Nord de la C.I., du Mali ou de Guinée. Mais le groupe social a un pouvoir d'assimilation tel qu'il englobe bon nombre d'individus commerçants et pratiquant l'Islam.
- 2 - SCSA - Société Commerciale de l'Ouest Africain.

succursales. Les gérants de ces boutiques de demi-gros et de détail sont en général des "étrangers" à la région. Le malinké-dioula a donc un rôle essentiel d'intermédiaire soit individuellement, soit dans le cadre de la famille étendue, divers secteurs du commerce :

° La collecte des produits de la région. A l'époque de la traite, elle prend une importance considérable dans les régions forestières de plantation. Nous ne disposons pas d'une documentation générale pour faire la part dans les petites villes du rôle respectif des dioula, des libanais et des européens dans cette opération de ramassage du café et du cacao.

L'enquête socio-économique de Sud-Est (1) souligne le rôle important du collecteur ou traitant africain, généralement dioula dans les villages et les petits centres. La collecte de la Lola et sa concentration à Anyama est un phénomène original, limité à quelques centres (Anyama, Agboville, Aszopé...) ou se déploie le génie commercial des dioula perpétuant une ancienne tradition.

° La distribution de certains produits en brousse à partir des centres urbains est organisée par les dioula de manière originale. Les colporteurs, à pied ou en camionnette "mille kilo", organisent des circuits de villages en villages et de marchés en marchés. Ils vendent surtout des pagnes et des vêtements.

° Dans les villes, les boutiques des dioula sont de plusieurs niveaux. Malgré une présentation sommaire qui a gardé l'aspect de la factorerie d'autrefois, la boutique du gros commerçant recèle tous les produits d'importation, de la lampe à pétrole aux transistors, aux tourne-disques et aux pantalons en tergal. Ce type de commerçant est aussi un transporteur et dans la ville un personnage important qui investit dans les affaires immobilière ou avance de l'argent à des taux usuraires. La petite boutique de quartier est souvent sous la dépendance d'un commerçant plus riche ou d'un libanais. On y trouve

1 - Etude SEDES Ministère du Plan de Côte d'Ivoire. Le commerce et les transports p. 9-10.

aussi des produits très variés et l'habitant du quartier la fréquente plus aisément. Enfin, les "tabliers", étals dispersés à tous les coins de rue, sont le signe de l'extrême éclatement du secteur de distribution dans les villes. Etant donné le quasi-monopole qu'il exerce, le commerce dioula semble correspondre au niveau de la petite ville car il met à la disposition d'une population encore semi-rurale les produits de consommation courante en avançant aux petits boutiquiers l'argent à investir pour vendre au "micro détail".

Jusqu'à une date récente, les dioula n'ont guère rencontré de concurrence mais la multiplication de magasins "Chaîne Avion" pratiquant des prix fixes et uniformes dans l'ensemble du pays, limite la spéculation sur les produits de consommation courante. Opérant dans un cadre familial, regroupant sous son propre nom ou sous celui d'un parent plusieurs types d'activités, possédant de nombreuses "antennes" à travers le pays, les dioula jouent dans les petits centres urbains un rôle considérable. On peut se demander, dans la mesure où les opérations commerciales se modernisent (utilisation des bureaux des P et T, multiplication des agences bancaires), comment ce commerce d'origine et de mode encore traditionnels s'adaptera aux mutations commerciales. L'exemple du commerce kolatier à Anyama est particulier et il est nécessaire d'étudier l'attitude des dioula dans des centres plus importants.

L'activité commerciale a également bénéficié de la présence d'un groupe de consommateurs, souvent étrangers à la ville et qui disposent de revenus monétaires réguliers : les fonctionnaires.

La fonction administrative a, dans une large mesure créée les villes ivoiriennes actuelles. Les petits centres, que nous avons retenus comme villes, sont d'anciens postes coloniaux (chefs-lieux de subdivision ou de cercles comme Odienné). En Basse Côte,

quelques nouvelles villes sans passé colonial ont grandi depuis dix ans dans les régions de plus grande activité économique : dans la boucle du cacao : M'bato, Arrah, Daoukro ou à proximité de la capitale : Anyama, Abobo, Bonoua. L'avance prise avant l'indépendance reste un fait acquis qui distingue les villes des gros bourgs devenues sous-préfectures depuis 1961. La présence des fonctionnaires, qui forment 10 % et plus de la population active, a plusieurs conséquences :

- Elle a créé un quartier administratif, de conception architecturale différente des quartiers résidentiels, séparé de ces quartiers.

- Elle regroupe des fonctionnaires, originaire de toute la Côte d'Ivoire et entraîne un brassage des populations.

- Ces salariés sont des consommateurs qui s'approvisionnent sur le marché local ou dans les boutiques.

Au niveau régional, les services de la sous-préfecture obligent les paysans à venir à la ville pour obtenir de l'administration les "papiers" devenus nécessaires, en particulier les jugements supplétifs et cartes d'identité.

Nous insisterons particulièrement sur le rôle attractif joué par les écoles, en particulier les Centres d'Enseignement Généraux, dans les sous-préfectures, lorsqu'ils existent. La population scolaire peut représenter 15 à 20 % de la population totale et compte de grands élèves ou "étudiants". Leur présence est loin d'être indifférente dans la ville. Ils sont originaires de la localité et des environs mais aussi de l'ensemble de la Côte d'Ivoire : les familles installées dans les grandes villes de Bouaké et Abidjan renvoient leurs enfants d'âge scolaire dans leur ville d'origine où l'inscription à l'école est plus facile et les fonctionnaires se doivent d'accueillir, dans leur lieu d'affectation, de nombreux neveux et jeunes parents auprès desquels ils jouent le rôle de tuteurs. Cet afflux des jeunes vers le C.E.G. est un des aspects du prestige grandissant de l'école. Par ailleurs, les jeunes étudiants apportent une note tout à fait nouvelle dans les petites villes :

ils lancent les modes vestimentaires, ils achètent disques et tourne-disques, ils animent les associations sportives et les bals.

Les fonctionnaires et les étudiants créent donc une animation différente de la vie villageoise et leurs habitudes de consommation entraînent un certain nombre d'activités induites :

° Dans le cadre du lotissement des villes et de la rénovation de l'habitat, bon nombre d'artisans-maçons trouvent des emplois, au moins temporaires. Le nouvel équipement intérieur des maisons fournit du travail aux menuisiers.

° Les réparateurs de toute sorte sont devenus nécessaires : réparateurs de bicyclettes, d'automobiles (experts surtout pour les "mille kilos" Renault), de montres

° Certains indicateurs sont aussi significatifs de la ville : le boulanger, le photographe... Nous avons utilisé le terme artisanat moderne ou de service pour désigner ces activités induites nées des nouveaux besoins de la vie en ville.

A travers ces fonctions diverses, nous verrons, dans l'étude particulière de chaque ville, le rôle respectif joué par l'ethnie locale et les émigrés. A l'exception d'Odienné, "patrie" des marchands, les habitants d'une région forment rarement la moitié de la population d'une ville. Celle-ci est constituée de commerçants dioula, élément essentiel dans l'activité de la ville, de fonctionnaires issus de toutes les régions du pays et d'une masse salariale, flottante, la plupart du temps voltaïque. L'attraction sur les habitants du voisinage est un fait récent mais qui tend à s'affirmer.

Les fonctions administratives et commerciales sont à l'origine de la croissance des petites villes en Côte d'Ivoire. On peut se demander si dans ces centres on ne risque pas de voir une distorsion s'établir entre la croissance démographique due à la fois aux migrations lointaines et à l'attraction de la ville sur sa région proche et l'activité du centre et particulièrement le nombre des

emplois nouveaux proposés aux immigrants. Le commerce a un rôle de relai et son intensité est fonction de l'économie de la région. Il crée des liens avec un centre plus important et souvent directement avec Abidjan mais il n'est guère multiplicateur d'emplois. Or l'équipement croissant des petits centres et une meilleure desserte par la route attire les paysans du voisinage. L'administration crée bien un certain nombre d'activités mais lorsqu'elles ne débouchent qu'au service de citoyens déjà en place, elles sont rapidement saturées.

Peut-on penser qu'une politique d'équipement des petits centres, qui créerait par exemple des entreprises de transformation de produits locaux, entraînerait l'apparition d'emplois nouveaux, non administratifs ? Elle pourrait en tout cas résorber l'afflux des immigrants et éviter la fuite des hommes vers les grandes villes.

°
° °

Nous voudrions, en conclusion, proposer une définition de la ville en Côte d'Ivoire, que nous avons implicitement adoptée au cours de ce développement et suggérer dans les domaines de l'économie, de la sociologie et de la géographie des orientations de recherches.

- Nous avons retenu, pour la Côte d'Ivoire, une liste de villes (1), en considérant la conjonction de plusieurs critères :

° une base démographique, le chiffre de 4 000 habitants retenu est un indicatif nécessaire pour fixer une liste statistique. Il correspond globalement à d'autres données mais nous avons pu considérer comme centres urbains des agglomérations de moins de 4 000 habitants.

° un aspect fonctionnel. A un certain niveau, la part de l'agriculture devient minoritaire, même si la proportion de cultivateurs atteint 50 %, et elle garde son importance à cause du marché créé par la ville. La ville se caractérise alors par la place prise par le tertiaire. Le tertiaire public, c'est à dire l'administration,

1 - J.P. DUCHEMIN - J.P. TROUCHAUD. Evaluation de la population en 1965. Publication ronéotée ORSTOM Sciences Humaines Abidjan 1967.

ne reflète pas la vitalité d'une région mais correspond à la mise en place d'une infrastructure volontaire d'encadrement. Il prend une signification lorsqu'il représente 10 à 15 % de la population active et forme alors un groupe nouveau de consommateurs entraînant le développement d'autres fonctions. Le tertiaire privé, le secteur commercial joue un rôle essentiel dans le passage du bourg à la petite ville. Dans les régions agricoles actives, en zone de plantation, le commerce s'est développé nécessairement pour exporter les produits de l'agriculture à l'époque de la "traite". Les petits centres, qui n'étaient que des relais vers Abidjan, ont atteint une activité commerciale propre à la suite du développement de la circulation monétaire. Dans les zones d'agriculture vivrière du Nord, l'arrivée de fonctionnaires, l'amélioration du réseau routier amorcent l'exportation de produits locaux et la consommation de produits importés.

° la croissance de ces deux secteurs correspond justement au passage d'habitudes de vie de type rural à des habitudes urbaines : achat dans le commerce des produits vivriers et utilisation de biens de plus en plus diversifiés : meubles, vêtements et "objets-symboles" de la vie urbaine. Celle-ci se déroule de plus en plus dans un cadre différent de la vie du village puisque la politique du pays est d'encourager la destruction des vieux quartiers, de lotir des espaces entiers et de construire des maisons "en dur" selon les modèles proposés par les services de l'Habitat (cette politique se généralise d'ailleurs dans les villages mêmes de Basse-Côte). Dans les centres urbains, ces transformations s'accompagnent d'un équipement urbain : distribution de l'eau et de l'électricité et socio-culturel, construction d'un cinéma, d'un stade, de foyers de jeunes...

° Transformation des activités et mutation du paysage sont liés à la ville elle-même. Mais celle-ci se définit aussi par l'influence effective qu'elle exerce sur les régions voisines dans les domaines administratif et commercial. Les paysans commencent à fréquenter les services : la sous-préfecture, par obligation, les écoles car l'enseignement acquiert un prestige inégalé. On vient aussi spontanément au dispensaire ou à l'hôpital. De plus, les services d'encadrement

agricole (CFDT (1) pour la culture du coton, SATMACI⁽²⁾ et MCTCR-AGRI (2) pour l'équipement agricole) se sont multipliées dans les sous-préfectures ces dernières années et ont une influence variable mais certaine sur les campagnes.

D'autre part, la fréquentation des marchés et des maisons de commerce est le premier signe de l'influence du centre.

Il n'est pas dans notre propos de préciser, dès à présent, les pôles d'attraction et les zones d'influence des villes en Côte d'Ivoire.

Mais dans l'étude des petites villes, nous retrouvons, dans le paysage africain, des critères généraux de définition d'une ville :

- Un aspect subjectif - On parle d'une ville lorsque pour l'habitant d'une région le sentiment existe d'aller à la ville, par opposition au village.

"En chaque pays, il y a ville quand les hommes de ce pays ont l'impression d'être en ville" (J. Beaujean - Garnier - Traité de Géographie urbaine).

- Des éléments objectifs. Nous avons montré que la ville en Côte d'Ivoire était distincte du gros village, du bourg à cause de son rôle commercial, administratif et politique. Cette réalité est récente puisque l'apparition du réseau urbain date de dix ans, quinze ans au plus. Mais les mutations sont rapides et permettent d'observer la formation de ces centres urbains. C'est un lieu d'étude privilégiée pour le sociologue encore plus que pour le géographe.

Pour donner de la ville ivoirienne, une connaissance plus exacte et moins qualitative, plusieurs orientations de recherches peuvent être précisées en économie, sociologie et géographie.

1 - CFDT - Compagnie Française des Textiles.

2 - SATMACI Société Assistance Technique et Mécanisation Agricole de Côte d'Ivoire

- En économie, des études sont en cours (1) dans une douzaine de petits centres. L'enquête démographique utilisée est un questionnaire homogène afin d'obtenir des données comparables en tenant compte de problèmes soulevés lors des précédentes études. L'analyse des échanges, de l'importance de la circulation monétaire, de l'activité des marchés est entreprise dans ces centres et dans des zones témoins du pays baoulé.

- En sociologie, l'étude des transformations des structures sociales dans une petite ville ou dans un quartier anciennement urbanisé d'une ville plus importante serait intéressante. On aimerait aussi connaître les attitudes qui commandent les nouvelles habitudes de consommation des "urbanisés".

- En géographie, il est nécessaire bien sûr de suivre les transformations rapides des villes selon les régions mais surtout d'étudier les rapports qui existent entre ces centres et les campagnes, entre les petits centres et les villes plus importantes. Cette analyse peut être faite de manière concrète dans le cadre d'une région (2). Toute étude géographique doit en outre envisager le rôle des villes de l'intérieur par rapport à Abidjan.

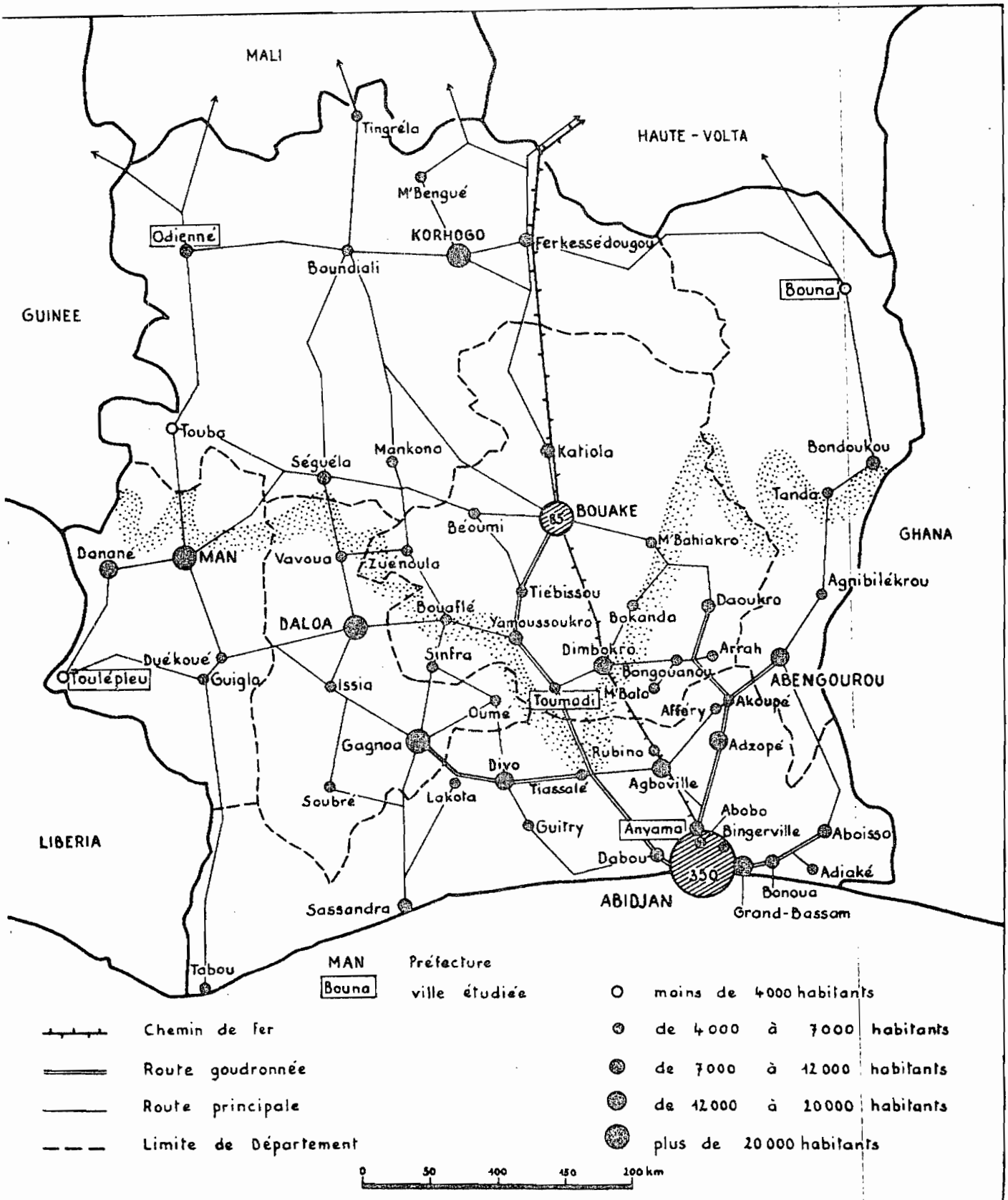
Il est évident que ces recherches sont complémentaires, qu'elles ont donné et doivent donner lieu dans l'avenir à des échanges à l'échelon local afin d'arriver à une connaissance plus complète du milieu urbain et des villes de Côte d'Ivoire.

1 - Menées par une équipe d'économistes de l'ORSTOM dans le cadre d'une convention avec le Ministère du Plan de Côte d'Ivoire.

2 - Dans cet esprit, les géographes de l'ORSTOM vont entreprendre une étude régionale de la "Boucle du cacao".

LES CENTRES URBAINS DE COTE D'IVOIRE

TAILLE ET REPARTITION





LES PETITES VILLES DE CÔTE D'IVOIRE
essais monographiques

- A-M. COTTEN : Introduction à l'étude des petites villes de Côte d'Ivoire
- J-P. DUCHEMIN
et
J-P. TROUCHAUD : Données démographiques sur la croissance des villes de Côte d'Ivoire
- M. VERNIERE : ANYAMA : Etude de la population et du commerce colatier
- J-L. BOUTILLIER : Notes préliminaires à l'étude de la ville de BOUNA
- A-M. COTTEN : Le développement urbain d'ODIËNNE : essai d'explication
- A. SCHWARTZ : TOULEPLEU : Etude socio-économique d'un centre semi-urbain de l'Ouest
- J. de BETTIGNIES : TOUMODI : Eléments pour l'étude d'un centre semi-urbain de moyenne Côte d'Ivoire.